

Comment certains gouverneurs de Picrochole par la précipitation qu'ils conseillèrent le mirent au dernier péril

De « Allons, dit Picrochole, les rejoindre au plus tôt » à « S'ils nous attaquaient par derrière, quel serait le remède »

Les songes drolatiques de Pantagruel, Picrochole, 1565

Introduction

A partir du chapitre XIV débute la guerre picrocholine. L'altercation entre les bergers de Grandgousier et les fouaciers de Lerne suscite la violence et la colère de Picrochole. Les tentatives de Grandgousier pour apaiser la situation restent inutiles. Ni le discours d'Ulrich Gallet, ni les compensations offertes ne sont suffisantes pour arrêter les combats. A l'inverse, elles apparaissent comme une marque de faiblesse et Toucquedillon, le grand écuyer de Picrochole l'incite à continuer la guerre. Le rôle néfaste que certains conseillers peuvent jouer auprès des grands se manifeste encore plus clairement dans ce chapitre 33, où le duc de Menuail, le comte Spadassin et le capitaine Merdaille (A noter le caractère comique de ces appellations) incitent Picrochole à se lancer à la conquête du monde.

Comment Rabelais dénonce-t-il ici par le comique un discours belliciste et dangereux, qui s'appuie sur la naïveté et la vanité des grands ?

3 mouvements dans ce passage :

1^{er} mouvement : de « Allons, dit Picrochole » à « vous fasse toujours bien prospérer » : le rêve de Picrochole, empereur de Trébizonde.

2^{ème} mouvement : de « Il y avait là un vieux gentilhomme » à « sans nous soumettre à ces hasards » : L'intervention d'Echéphron.

3^{ème} mouvement : de « Oh, dit Spadassin, pardieu » à « Quel serait le remède » : le triomphe de la démesure et de la bêtise »

1^{er} mouvement : le rêve de Picrochole, empereur de Trébizonde.

P réagit naïvement au nom prestigieux de Constantinople : victime de l'illusion créée par les conseillers, il croit la conquête déjà réalisée ; l'impératif « **allons** » révèle qu'il adhère avec crédulité à leurs affabulations alors qu'il a à peine lancé l'assaut contre le petit royaume voisin ! Il vit au présent ce qui n'est qu'un projet improbable et même une rêverie délirante. L'impératif, la locution « **au plus tôt** » et la forme verbale « **je veux** » traduisent son impatience pleine de rage... Il parle comme un enfant capricieux : la formule « **je veux être empereur...** » révèle qu'il n'est attiré que par le titre d'empereur, l'appellation brillante et prestigieuse¹. C'est sa vanité qui se manifeste ici (l'adverbe « **aussi** » montre qu'il cherche à accumuler ces titres qui le flattent) ; le nom même de « **Trébizonde** »² par ses sonorités étranges alimente la rêverie et charme l'imagination exaltée de P...

¹ Qui, au XVI^{ème} siècle, rappelle aussi le Saint Empire romain germanique et la figure de Charles Quint.

² Ville de Turquie, sur le bord de la mer noire.





L'empire de Charles Quint

La phrase suivante traduit la brutalité et l'intolérance religieuse de P qui se rêve en nouveau croisé : la métaphore animalière dégradante et injurieuse des « **chiens** » appliquée aux musulmans, le démonstratif à valeur méprisante « **ces** » et la forme interro-négative qui présente le massacre des Turcs comme une évidence révèle sa rage et son emportement.

Les conseillers répondent immédiatement par une question rhétorique qui montrent leur approbation servile : ils cherchent à plaire à tout prix au roi. L'élimination physique des musulmans est présentée comme allant de soi et ne se discutant même pas ! Mais les conseillers laissent s'exprimer leur avidité et leur appât du gain en glissant indirectement une demande bassement intéressée (« **Et vous donnerez des biens et des terres...** »). La requête personnelle est déguisée derrière ce qui est présentée comme un fait général : aucune marque de la 1^{ère} personne du pluriel mais une périphrase impersonnelle (« **ceux qui qui vous auront servi...** »). Le futur semble imposer au roi, sans avoir à le demander, de distribuer aux gouverneurs des richesses (= inversion du rapport d'autorité).

La réponse de P sonne faux : la raison et la justice sont des valeurs étrangères au comportement de P (effet comique) ; il semble singer le langage solennel d'un grand souverain. Les formules « **la raison le veut** » et « **c'est justice** » résonnent comme l'imitation d'un discours réfléchi et généreux (apparence de sagesse et magnanimité...). La demande implicite des conseillers se faisait au futur mais P répond au présent (« **je vous donne** ») : il croit vraiment la conquête déjà réalisée et achevée (alors qu'elle n'a tout simplement pas commencé). Il exhibe sa générosité en distribuant des pays entiers à ses trois gouverneurs...

La reconnaissance des serviteurs est très appuyée, et même lourde, la flatterie insistante (« **bien bon** » » **grand merci** ») et le vœu de réussite adressé à Dieu souligné par « **toujours** » et l'adverbe « **bien** » devant « **prosperer** » : soumission servile et hypocrite des conseillers. Mais on peut se demander s'ils ne finissent pas par croire eux-mêmes à leurs conquêtes imaginaires, à la manière d'enfants jouant aux conquérants. En réalité Picrochole se paye de mots et paye en mots ses conseillers qui s'enivrent eux aussi de ces folles illusions...

2^{ème} mouvement :

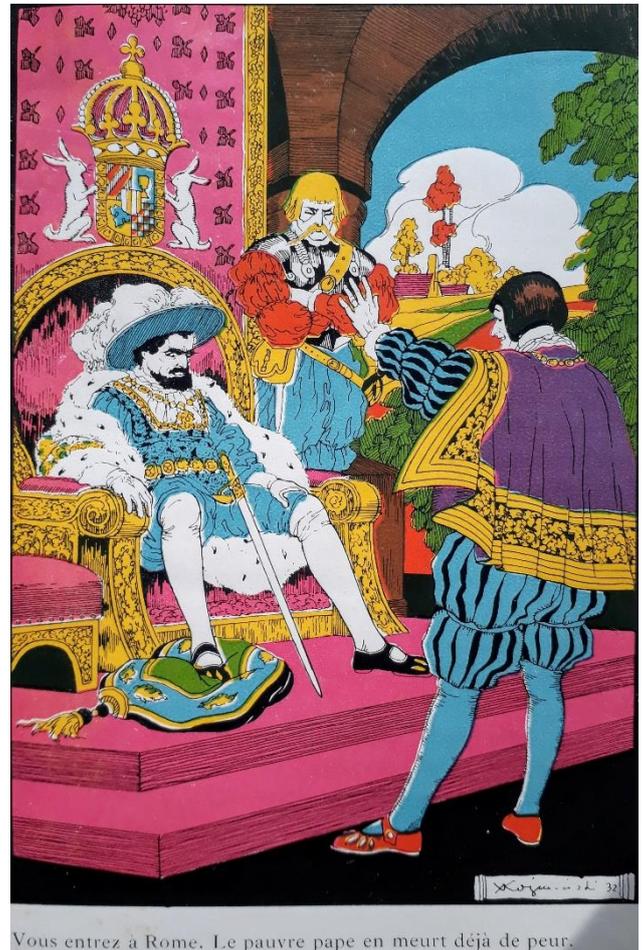
Intervention d'un personnage nouveau, silencieux jusque-là (qui n'a pas été présenté par le narrateur au début du chapitre 33)

Le récit présente brièvement ce personnage : l'accent est mis sur sa longue expérience (« **vieux** », « **expérimenté** », « **diverses aventures** ») et sa connaissance des réalités de la guerre ; le narrateur met en avant, à travers l'expression méliorative « **un vrai routier³ de guerre** » sa compétence... Implicitement, l'expression peut sous-entendre qu'il est bien le seul parmi les présents à avoir une véritable expérience des combats, contrairement aux autres ! Son nom, aux consonances grecques contraste avec celui des conseillers de P : il signifie en grec « le Retenu, le Prudent » et annonce une forme de sagesse...

Gargantua, édition illustrée, Fernand Nathan, 1939

Echéphron parle avec franchise, sans dissimuler, au risque de déplaire. L'habileté d'Echéphron : plutôt que d'affirmer et d'argumenter directement, il mobilise le vocabulaire du sentiment en confiant son inquiétude (« **j'ai grand-peur que...** ») : avec prudence il fait appel à une fable, un apologue supposé bien connu, celui de « **de la fermière et du pot au lait** ». Raisonnement par analogie introduit par l'expression « **semblable à la farce** »... Argumentation indirecte simple, passant par une histoire concrète, accessible aux esprits faibles et malades des va-t-en-guerre ! Il s'agit d'illustrer les illusions dangereuses nées de la rêverie lorsqu'elle se substitue au réel... Echéphron a remplacé la laitière de la fable par un cordonnier, simple artisan, peut-être pour être sûr que les conseillers du Roi se reconnaissent en lui, un homme (il leur aurait été tout à fait impossible de s'identifier à une femme !). C'est l'excès de rêverie, le refuge trouvé dans des rêves illusoire qui est dénoncé (prendre ses rêves, même pour les plus fous, pour des réalités). L'expression « **folles rêveries** » dans la fable doit être comprise comme s'appliquant directement aux projets de conquête de Picrochole et de ses gouverneurs. Echéphron reste mesuré et garde une certaine distance prudente lorsqu'il expose son point de vue.

Lucidité du personnage (« **ne plus avoir de quoi dîner** ») que la fin du roman viendra confirmer : Picrochole aura tout perdu - après avoir lui-même tué son cheval - et sera réduit à la misère...).



Vous entrez à Rome. Le pauvre pape en meurt déjà de peur.

Deux questions pour clore son intervention (questionner plutôt qu'affirmer : démarche pédagogique) ; il s'agit de semer le doute dans l'esprit du Roi sur l'utilité de la conquête universelle (« **à quoi prétendez-vous** »...) ET son issue incertaine (« **Quelle sera la fin...** ») : le conduire à reconnaître qu'il n'a aucune raison valable de conquérir le monde entier !

Une réponse de P qui colle à la question posée (« **Ce sera...** » fait écho à « **Quelle sera...** ») mais est totalement absurde ! Le but de la conquête serait donc... le retour, l'objectif final de l'aventure serait ...l'oisiveté ! Comme si la conquête, une fois revenu, n'avait rien changé... Le verbe « se reposer » et l'expression « **tout à notre aise** » révèle la vraie nature de Picrochole : la paresse et l'inaction comme idéal de vie !

Ici encore, Echéphron fait preuve d'habileté : il prend Picrochole à ses propres mots sans contester frontalement le bien-fondé de sa réponse. De nouveau deux questions invitant P à la réflexion (mission impossible !) : d'abord la question de la possibilité même du retour, très incertain (à « **une fois de retour** » répond « **si ... vous n'en reveniez ?** ») ; Echéphron justifie logiquement son objection (« **car ...** ») en donnant deux arguments (la longueur de l'expédition et le danger). Ensuite la question du repos : à « nous nous reposerons... » répond « **nous reposer dès maintenant** » ; au futur incertain s'oppose le présent, plus sûr. Ech. va même jusqu'à utiliser deux fois le pronom « nous », comme P, en s'incluant dans le

³ Routier : « Homme qui, dans un domaine particulier, possède une solide expérience, faisant de lui un homme fin et rusé ». (CNRLT)

raisonnement. La forme interro-négative de la question (« Ne vaut-il pas mieux... ») suggère avec prudence que la solution proposée est évidente et va de soi...

Echéphron : une voix nouvelle, celle de la mesure et la sagesse, qui contraste avec la folie et la démesure des conseillers de P..., leur bêtise aussi...

3^{ème} mouvement :

On attendrait une réponse de P : mais c'est Spadassin qui s'empare de la parole pour disqualifier Echéphron ! Comme s'il craignait que P se laisse convaincre par la réflexion d'Echéphron. Son but : réduire au silence E en le ridiculisant. Le nom du personnage le réduit à sa nature brutale : celle d'un soudard, d'un va-t-en-guerre (« Spadassin » : qui a toujours la main sur son épée) : fidèle à son nom, il attaque ! L'interjection « Oh » et le juron « pardieu » expriment son exaspération devant la tentative d'E pour ramener P à la raison ; il discrédite basement son rival en dénonçant sa bêtise (« le bel écervelé ») : l'injure est d'autant plus drôle que Spadassin ne brille pas par sa finesse ! (inversion: la stupidité et la folie méprisent la sagesse !). Incapable d'argumenter et de réfuter les propos d'Ech., il s'en prend à sa personne. L'expression « voici un bel écervelé » est d'autant plus agressive qu'elle ne s'adresse pas directement à Ech mais semble prendre à témoin les autres : arrogance et mépris.

Spadassin pratique ensuite l'ironie en déformant l'argumentation d'Ech : il feint d'adhérer à l'idéal de vie qu'il prête faussement à Echéphron à travers l'expression « mais oui, allons nous cacher... ». Spadassin présente Echéphron comme un homme lâche et sans courage (« se cacher »), ne recherchant que le confort et la sécurité d'une petite vie tranquille symbolisée par le « coin de la cheminée ». Gradation dans la critique moqueuse : Echéphron est ensuite féminisé à travers les images contenues dans les expressions « enfiler des perles » et « filer » (la laine par ex.). Ech manquerait de virilité (procès injuste et mensonger : il a été présenté par le narrateur comme un « vieux routier de guerre »). La formule « enfiler des perles » sous-entend l'inutilité et l'oisiveté. La critique culmine avec la comparaison finale : Echéphron est assimilé au roi assyrien Sardanapale ! Sardanapale, symbole d'une vie dissolue et débauchée, abandonnée aux plaisirs et au luxe !

Spad. conclut en citant à mauvais escient mais avec fierté Salomon, le roi de Judée, emblème de la sagesse (référence biblique), comme si sa pensée était guidée par la réflexion... La maxime au présent de vérité générale (« Qui ne se risque pas... ») est détournée de son sens véritable (= « Qui ne tente rien n'a rien ») pour être mise au service d'un éloge de l'excès et de la démesure.

Echéphron répond sans être agressif et en ignorant les attaques ridicules lancées contre lui : il réfute avec retenue l'argument de Spadassin en le prenant au jeu de ses propres références (Salomon dialoguant avec le bouffon Marcoul, ici nommé « Malcon »). A une maxime il oppose une autre maxime reprenant la même structure de phrase et les mêmes images simples et concrètes : gagner ou perdre « cheval et mule » ! Il cite à son tour un dialogue bien connu en condamnant



l'excès (« Qui trop s'aventure... ») et en défendant une fois encore la mesure à travers une mise en garde.

Delacroix, La mort de Sardanapale, 1828

C'est au tour de P d'intervenir et de mettre un terme au débat de façon autoritaire et brusque (« Assez ») Il écarte ainsi les réserves d'Echéphron sans y répondre (réfléchir le fatigue, peut-être...). La formule désinvolte « Passons outre » illustre le refus de toute limite, de toute mesure de la part du roi (elle fait écho à la devise de Charles Quint « Plus outre » et souligne le parallèle possible entre Picrochole et le souverain rival de François 1^{er}...).

Mais la suite de sa réplique trahit une véritable inquiétude : P ne réussit pas à masquer la peur véritable qui ne cesse de ressurgir... Le verbe « craindre » et la négation restrictive « ne... que » révèlent que seule l'obsède l'action des troupes de Grandgousier : le mot « légion » que Rabelais introduit dans la langue française désigne souvent les armées de Satan ; l'armée de Grandgousier est donc diabolisée (comme les armées de François 1^{er} étaient diabolisées dans la propagande impériale de Charles Quint), ce qui donne la mesure de la crainte du roi... P semble céder à l'affolement ; la construction de la phrase souligne sa panique et le désordre qu'elle créé dans son esprit : tout d'abord l'image soudaine de l'armée ennemie surprenant « par l'arrière » les troupes de P, en « Mésopotamie » (actuelle Irak) alors que la conquête imaginaire évoquait auparavant Constantinople (Nord de la Turquie actuelle) s'apparente à une angoisse profonde, un cauchemar obsessionnel, puis la question pleine d'anxiété (« quel serait le remède »)... Le présent « nous sommes » dévoile une fois encore qu'il confond ses rêveries délirantes avec la réalité présente ! Cette interrogation est la preuve de son impuissance : il se tourne désespérément vers ses conseillers, vus comme l'unique recours (= un roi faible et dépendant de ses gouverneurs...).

Ccl :

Un dialogue burlesque qui met en lumière la bêtise, la naïveté et la rage folle de Picrochole ainsi que la stupidité des va-t-en-guerre qui l'entourent et l'entretiennent dans sa fureur impérialiste. La faiblesse et la puérité du roi, ici démasquée, sont exploitées par des gouverneurs hypocrites, avides de richesse et finalement aussi sots et brutaux que lui !

Un chapitre farcesque mais qui soulève la question de la guerre comme désir de domination et de la paix et plus largement celle du pouvoir et du roi juste par opposition au mauvais roi : Picrochole incarne ici l'anti-Grandgousier.

A opposer par exemple à la magnanimité et à la clémence de Grandgousier, le roi sage et mesuré face à l'ennemi, notamment lorsqu'il traite avec justice et générosité son prisonnier Touquedillon ou bien encore quand Gargantua, succédant à son père, se montre au chapitre 50 un roi plein de retenue et de sagesse... (« La harangue de Gargantua aux vaincus » à relire).



Photo : © - Christophe RAIMBAULT - CD37

La Devinière